

Un film complètement «kong»

CINÉMA La franchise revient avec un nouvel épisode, «La Planète des singes. Le nouveau royaume», moche et sans enjeux. Les primates combattent, et le public subit

STÉPHANE GOBBO
X @stephgobbo

César est mort, vive César! «Plusieurs générations» après que le premier chimpanzé à être devenu aussi intelligent qu'un humain a ouvert les yeux de ses congénères pour les libérer de leurs entraves, un autre grand primate a pris le pouvoir, bien décidé à se construire un empire digne des Romains, mais plus en mode Caligula le tyran que Trajan le juste. Prompt à asservir les plus faibles, flanqué d'un King Kong de pacotille, il n'a qu'une idée en tête: acquérir la technologie humaine. Laquelle? Il n'en a aucune idée, car il reste malgré tout un singe...

Entre 2011 et 2017, une trilogie racontait comment les chimpanzés, orangs-outans et autres gorilles – mais apparemment pas les macaques ni les ouistitis – ont réussi à prendre le pouvoir au détriment des hommes et des femmes, décimés par un virus qui, s'ils ne les tuaient pas, les privait pour la plupart de la parole. Réalisés par Rupert Wyatt pour le premier puis Matt Reeves pour les

C'est le réalisateur Wes Ball qui met en scène ce nouvel opus plus de cinquante-cinq ans après le premier épisode de la franchise. (20TH CENTURY STUDIOS)



deux suivants, *Les Origines*, *L'Affrontement* et *Suprématie* racontaient comment la Terre était devenue *La Planète des singes*, inventant ainsi un prologue au roman éponyme publié en 1963 par Pierre Boulle, et adapté à deux reprises pour le grand écran, par Franklin Schaffner en 1968 puis Tim Burton en 2001.

Personnages transparents

Sept ans après *La Planète des singes. Suprématie*, qui s'achevait avec une pénible grandiloquence biblique sur l'arrivée des primates guidés par César en terre promise, fallait-il pousser des scénaristes à imaginer ce qui pourrait se dérou-

Ce film est vidé de tout ce qui faisait l'intérêt de la première trilogie

ler quelques centaines d'années plus tard? Poser la question équivaut, hélas, à y répondre: non. Or voici que débarque néanmoins sur les écrans du monde entier *La Planète des singes. Le nouveau royaume*, financé (quelque 120 millions de dollars quand même) par des producteurs cherchant à épuiser la franchise jusqu'au bout. Il

s'agirait là du premier titre d'une nouvelle franchise dont on ne sait pas, à ce stade, si elle fera au final le lien avec l'histoire inventée par Pierre Boulle.

Tout commence au sein d'une communauté de chimpanzés ayant domestiqué les grands rapaces. Ils vivent en harmonie dans la jungle, avec en guise de parcourir l'escalade des anciens gratte-ciel humains recouverts par la végétation. Mais les voici soudainement attaqués par une tribu ennemie pour être réduits au rang d'esclaves, l'intelligence conférée aux singes les rendant logiquement pour certains aussi sanguinaires et assoiffés de pouvoir que les humains. Le

jeune Noa, qui parvient à s'échapper, décide de partir libérer les siens. Sur la route qui le mène vers l'ennemi, il rencontre un vieil orang-outan... et une jeune femme humaine qui sait parler.

Des méchants et des gentils, des combats et des poursuites... Vidé de tout ce qui faisait (un peu) l'intérêt de la première trilogie, ou du moins de *La Planète des singes. Les origines*, sous-tendu par une réflexion philosophico-éthologique, ce *Nouveau Royaume* est un gros film de guerre très moche dans lequel, malgré la technique de la capture de mouvements (des acteurs et actrices incarnent les signes avec des capteurs permet-

tant ensuite de les transformer numériquement), il n'y a absolument rien à quoi se raccrocher, le réalisateur Wes Ball (la trilogie *Le Labyrinthe*) n'ayant visiblement pas cherché à tenter de donner un tant soit peu d'épaisseur au récit. Les personnages sont transparents et les enjeux inintéressants, le récit n'ayant qu'un seul et unique but: nous amener vers un final destiné à amorcer un semblant de suspense pour l'épisode suivant. ■

La Planète des singes. Le nouveau royaume («Kingdom of the Planet of the Apes»), de Wes Ball (Etats-Unis, 2024), avec Freya Allan, Kevin Durand, Dichen Lachman, William H. Macy, Owen Teague, 2h25.

PUBLICITÉ

ORCHESTRE DE LA SUISSE ROMANDE
OSR.CH • 022 807 00 00

16.05.24
jeudi 19h30 — Victoria Hall

Symphonie No 4
Tchaïkovski

KRZYSZTOF URBAŃSKI
direction

BERTRAND CHAMAYOU
piano

MICHAEL JARRELL
compositeur en résidence

Mécène
fondation suisse pour la culture
prohelvetia

Partenaire de diffusion
RTS

Avec le soutien de
REPUBLIQUE ET CANTON DE GENÈVE
... SURVEILLANCE ... PAR LA VILLE DE GENÈVE

LA GRANGE
CENTRE / ARTS ET SCIENCES / UNIL

Théâtre | Danse | Musique

LES RAVINES
23 — 26 MAI 2024
Festival de la jeune création

grange-unil.ch

Unil
UNIL | Université de Lausanne

le tableau volé

un film de
Pascal BONITZER

Alex LUTZ
Léa DRUCKER
Nora HAMZAWI
Louise CHEVILLOTTE

DÈS LE 1^{ER} MAI AU CINÉMA

Plus durable et égalitaire, le Gstaad Menuhin Festival séduit

MUSIQUE CLASSIQUE Pour son avant-dernière saison à la tête de la grande manifestation de l'Oberland bernois, Christoph Müller porte haut et fort l'idée de la transformation, dans une programmation à découvrir du 12 juillet au 31 août. Tour d'horizon des réjouissances estivales

JULIETTE DE BANES GARDONNE
X @JuliettedBg

On connaît la célèbre phrase de Gandhi: «Sois le changement que tu veux voir dans le monde.» Le directeur du Gstaad Menuhin Festival s'est fixé l'objectif de faire de la grande manifestation fondée par le violoniste Yehudi Menuhin un exemple en matière de changement et de transformation. «Notre organisation cherche à produire un festival durable et respectueux des ressources de notre planète», rappelle en préambule de l'annonce de sa programmation son directeur, Christoph Müller. Un paradoxe de taille quand on y pense: Gstaad, station huppée dans laquelle la jet-set arrive en avions privés, où l'hiver les espèces menacées sont surtout visibles transformées en manteaux de fourrure, se précipiterait ainsi de la planète à travers son festival de musique?

Visibilité des musiciennes

Christoph Müller en a pourtant fait son credo et parvient à convaincre pleinement avec une programmation artistique prodigieusement attractive, des projets porteurs de sens comme Music for the Planet, une visibi-

lité apportée aux jeunes cheffes d'orchestre à travers son académie dédiée à la direction, et la mise en lumière de musiciennes oubliées et de compositrices, le tout accessible en train et en bus depuis Zurich, Lausanne et Fribourg grâce à un partenariat avec les CFF.

La transformation aura une allure de trinité métaphysique, avec des concerts qui entreront en résonance avec les idées de transcendance, de transmission et de transclassique. De la terre au ciel, on écouterait Schubert, avec la *Messe n°5* et la *Symphonie n°7* en ouverture du festival (les 12 et 13 juillet), dirigé par l'incontournable Philippe Herreweghe et son Collegium Vocale de Gent. On écouterait également *Les Métamorphoses* de Strauss par la violoniste Julia Fischer, artiste en résidence et la Camerata de Salzbourg, *La Nuit transfigurée* de Schoenberg, et la *Symphonie no 1* dite «Titan» de Mahler, par le London Symphony Orchestra et le maestro Antonio Pappano.

Le dimanche 10 août, la violoniste Patricia Kopatchinskaja présentera le deuxième volet de sa réflexion climatique, intitulée «Music for the Planet». Un programme qui réfléchit à ces instants où tout bascule à travers les œuvres de Guillaume de Machaut, John Zorn, Frank Martin et son concerto *Polyptyque* composé en 1973 pour Yehudi Menuhin. On retrouvera également la violoncelliste Sol Gabetta sous la bannière de la transmission avec un programme inédit constitué autour de la violoncelliste Lisa Cristiani

(1825-1853). Etoile oubliée du XIXe siècle dans la longue liste des musiciennes de légende, Sol Gabetta voit en Lisa Cristiani la véritable pionnière de l'utilisation virtuose du violoncelle (2 août). La pianiste Hélène Grimaud fera aussi son retour à Gstaad pour trois concerts (11, 13 et 18 août). Lors du dernier, on découvrirait notamment la *Symphonie no 5* d'Emilie Mayer, la compositrice la plus prolifique du XIXe.

Du côté des concerts «transclassiques», on découvrirait le guitariste Milos Karadaglic pour un récital qui promet de naviguer entre Falconieri et John Lennon. La star de l'accordéon Richard Galliano et son New York Tango Trio fera ses débuts à Gstaad le 26 juillet, tandis que la mezzo-soprano Lea Desandre, en compagnie du luthiste Thomas Dunford et de son ensemble Jupiter, viendra à l'église de Rougemont pour leur programme «The Times They are a-changin'» en référence au tube de Bob Dylan. L'idée de ces 14 programmes *crossover* est d'accrocher, de sensibiliser un autre type de public, plus jeune, à la musique classique. Cherchant à proposer des expériences plus globales, certains concerts se concluront également par des sets de DJ. «Visions of classical musical», le 7 août, se déroulera sur la terrasse d'un chalet d'alpage et le quatuor Vision String Quartet, fera entendre Chostakovitch et Ernest Bloch avant un set électro animé par le DJ et violoniste Seth Schwarz. ■

Gstaad Menuhin Festival, du 12 juillet au 31 août.